

Tristesse de Guercœur

La vie future est à l'ordre du jour. Je ne l'entends pas comme M. Georges Duhamel, mais à la façon des mortels moyens, qui, déjà ne sachant trop ici-bas comment tuer le temps, se demandent, non sans inquiétude, comment ils tueront l'éternité. La question est posée depuis les origines du monde ; elle est donc ce que Frédéric Nietzsche appelait « inactuelle » ; ceci d'ailleurs revient à dire qu'elle est actuelle constamment ; mais tantôt on y pense sans y penser, et tantôt on s'aperçoit qu'on y pense. C'est ce qui nous arrive cette semaine, par l'effet d'une simple coïncidence : un peintre italien, M. Amos Nattini, présente aux Tuileries trente-quatre compositions pour illustrer *L'Enfer* de Dante, et le *Guercœur* d'Albéric Magnard, dont la première était vendredi, commence et finit au ciel.

Sur les trois épisodes de la divine comédie, un seul encore nous manque, mais c'est le plus intéressant, ou de moins inaccessible à notre intelligence bornée. Quelqu'un a écrit : « Les félicités destinées aux Justes après la mort sont malaisément imaginables ; les poètes, de tous les pays comme de tous les âges, en ont manqué la description, au point de nous en inspirer la peur plus que le désir, et de nous suggérer une préférence pour la médiocrité du Purgatoire. » Cette peur et cette préférence sont impertinentes ; mais rien ne sert de les blâmer au nom des convenances, et il peut être utile de les expliquer. C'est ce que fait Guercœur précisément, mieux que personne, et d'un seul mot. Dans le séjour de délices, au clair de lune, environné d'abstraction, d'entités et de choses en soi, enfin de tout ce qui constitue un bonheur idéal, il se tord désespérément les bras, et répète, et répète encore (d'une voix magnifique) : « Vivre !... Vivre !... Vivre !... »

Je serais inexcusable de paraphraser ce *Vivre !* après l'avoir loué d'être en un seul mot. Il a fait tressaillir les abonnés de l'Opéra, et réveillé en eux, timidement, tous les instincts essentiels de l'homme : l'attrait du passager, de l'incertain, de la souffrance nécessaire, qui est la condition de la joie. Il leur a fait obscurément comprendre que la vie, qui n'est que mouvement et agitation, a par définition horreur du repos, comme on disait jadis que la nature a horreur du vide ; et que notre moi répugne à l'idée de perfection, parce qu'il ne peut qu'être imparfait ou n'être pas ; et qu'il répugne à l'éternel, et à tout absolu, fût-ce à un bonheur absolu. Mais, au fait, qu'est-ce que la perfection et qu'est-ce que le bonheur ? Et comment les concevons-nous ?

Si ces expressions semblent un peu trop métaphysiques, on y peut substituer cette réplique, plus familière, de Brunissende de Talleyrand, dans *l'Eau de Jouvence* : « Si l'on ne doit plus avoir sa personnalité, si le même bonheur est imposé à tous, consistant par exemple à chanter des psaumes en commun, assis sur des bancs, ma foi ! je ne tiens pas à cette immortalité-là. Je ne serais plus moi-même ; bonsoir. Je serais sans défauts !... Ah ! par exemple, c'est à mes défauts que je tiens. » La Brunissende de Renan, qui est une femme légère, dit : « C'est à mes défauts que je tiens. » Une autre, plus sérieuse, dirait : « Je tiens à mon caractère, à ma personne, à ma personne imparfaite. » Il n'y aurait qu'une nuance. Nous ne pouvons concevoir la perfection, parce que nous ne pouvons concevoir notre propre anéantissement, qu'elle entraîne. Et quant à un bonheur absolu, éternel, pourquoi donc nous semble-t-il inséparable de cet ennui qui, disait Baudelaire, en un vers qu'on ne peut réciter qu'en bâillant,

Prend les proportions de l'immortalité ?

« Vivre ! » dit Guercœur. Oui, plutôt vivre...

Abel Hermant,
de l'Académie française.